

des infortunés de Boucherville. Honneur donc à de tels citoyens qui ne se bornent pas à avoir de la sympathie sur les lèvres, mais qui la prouvent par leurs bourses; voilà ce qu'on peut appeler de la vraie sympathie.

St. Constant, 23 juin 1843. UN PAROISSIEN.

BULLETIN.

*Nouvelles apportées par le Great-Western.—Célébration à la campagne de la fête de St. Jean-Baptiste.—M. Falvey justifié des calomnies de quelques journaux.*

Le *Great Western*, arrivé à New-York le 1er juillet, a apporté des nouvelles de Paris du 14 juin et de Londres du 17. L'agitation en Irlande est à son comble: plusieurs conflits ont eu lieu déjà, comme on devait s'y attendre, et de part et d'autres les partis sont dans le plus violent état d'effervescence. Un événement, une parole, un signe, un rien, et la guerre civile éclatera terrible, universelle. Ce qu'il y a de remarquable dans les circonstances actuelles c'est qu'O'Connell proteste de plus en plus contre toute accusation de provoquer ou même de prévoir les actes dangereux et illégaux qui commencent déjà. Il se tient dans une apparente sécurité sur les résultats futurs de l'agitation, traitant de chimères les dangers qui s'élèvent et que l'on proclame de toutes parts. Il les voit mieux que personne, mais il veut qu'on ne puisse l'accuser d'en être l'auteur, il veut laisser à ses ennemis toute la responsabilité d'une guerre civile de ce moment inévitable. Il s'est trouvé un individu qui a offert à lord Graham d'assassiner O'Connell moyennant salaire. Le ministre a eu la justice de faire jeter en prison et d'admettre ensuite à caution l'auteur de cette infâme proposition. En attendant, la cause du rappel gagne de nombreux partisans, et jamais O'Connell n'a été si populaire et si puissant. On parle de plusieurs régimens dans les rangs desquels le rappel aurait de nombreux auxiliaires. Cela n'empêche pas que nous regardions le succès de cette cause comme impossible: l'Angleterre défendra l'union jusqu'à la mort; c'est dire qu'elle triomphera. C'est à peu près ainsi que jugent les journaux étrangers, qui tous cependant sont favorables à la cause du rappel. D'un autre côté plusieurs journaux anglais reprochent au ministère son inaction et sa patience, provoquent les hostilités, demandent violemment qu'on se jette à l'instant sur l'Irlande, qu'on laisse les protestans courir sus aux catholiques irlandais. Qu'arrivera-t-il de tout cela? Nul ne peut le prévoir; tout le monde craint, excepté l'Irlande. La justice est là assurément; les griefs des Irlandais sont avoués de tous; et si c'était un titre infailible au succès que la légitimité des demandes et la bonté d'une cause, l'Irlande deviendrait heureuse et libre. Mais l'Angleterre a trop à perdre en faisant justice que pour se montrer à ce point généreuse.

L'Espagne est livrée à de continuelles révolutions: Grenade et Malaga se sont soulevés; Tarragone a suivi le mouvement. Barcelone a manifesté les sentimens les plus violens de haine contre Zurbaron rentré un moment dans ses murs. L'agitation était à son comble, et le capitaine-général ordonna de proclamer la loi martiale. Mais il fut obligé de révoquer cet ordre peu de tems après. Dans ces divers mouvemens d'effervescence populaire, les troupes n'ont pas montré pour le gouvernement la fidélité et le zèle qu'on en attendait; on parle même de plusieurs régimens qui auraient passé avec armes et bagages aux insurgés. Un bateau à vapeur espagnol avait pris part à l'insurrection de Réuss: le gouvernement crut n'avoir rien de mieux à faire en cette occasion que d'en appeler à M. Aston pour le réduire à la soumission, et il commit la faute de recourir à la marine anglaise pour lui donner la chasse et s'en emparer au besoin. Cet acte, comme il est aisé de le prévoir, doit être des plus impopulaires et des plus dangereux. Ces faits sont d'une haute gravité et donnent des inquiétudes sérieuses pour l'avenir. Rien n'était appaisé aux dernières dates; le gouvernement paraissait indécis sur les mesures à prendre; on concentrait des troupes vers les points insurgés; mais d'un autre côté les révoltés faisaient des progrès, et on disait que Figueras s'était ralliée au mouvement. On craint qu'Espartero dont la puissance est grande, car il a pour lui l'armée, ne profite de ces attaques pour affermir son despotisme par les armes, et que la Constitution ne soit impuissante à lui faire remettre aux mains de la reine les rênes de l'état quand le moment sera venu. Dans tous les cas les germes nombreux d'agitation en Espagne ne pourront être arrachés de sitôt, et ce malheureux pays peut voir d'un jour à l'autre la guerre civile se rallumer aussi furieuse que par le passé.

Les nouvelles d'Algérie sont des plus glorieuses pour les armes françaises, et en particulier pour le jeune duc d'Anmale qui excéda si audacieusement

la prise importante des bagages et de la suite d'Abd-el-Kader. M. le lieutenant général Lamoricière s'empara le 19 mai de la partie de la Smala échappée du combat du 17; et plusieurs lettres dignes de foi assurent qu'Abd-el-Kader a été blessé sérieusement dans cette journée. Nous donnons plus bas les détails de cette glorieuse expédition.

Une bataille fut livrée par sir Ch. Napier à 4 milles d'Hydrobad dans laquelle 1000 indiens périrent et 400 furent blessés; il y eut du côté des Anglais 39 morts et 231 blessés. 11 pièces de canon et 19 drapeaux demeurèrent aux mains des vainqueurs.

Des insurrections partielles et de peu d'importance ont eu lieu dans différens points de l'Inde. Elles furent aisément comprimées.

Le grand commis-aire Elpoo, le plus chaud partisan de la paix et le plus utile soutien des négociations en Chine est mort subitement. Cette mort va causer de grands embarras à l'Angleterre; car le bas peuple est ennemi avoué des étrangers, et on sait la soumission forcée de l'empereur. L'état actuel des négociations est des moins favorables au maintien de la paix. A Canton un état d'inquiétude et d'hostilité se laissait voir parmi la populace. Cependant les affaires n'en souffraient pas.

Tous les rapports qui nous arrivent des divers points du diocèse sur la célébration de la St. Jean-Baptiste prouvent combien sont vifs et universels les sentimens de religion et de nationalité de nos concitoyens. Partout ces deux sentimens se sont montrés inséparables dans les cœurs: la pompe et les cérémonies religieuses ont accompagné les démonstrations civiles et patriotiques. C'est ainsi que nous entendons la nationalité canadienne: la religion, le catholicisme d'abord, puis la patrie. Car celle-ci ne prend de force et de physionomie véritable que dans l'appui et la protection de celle-là: le Canada sans le catholicisme, c'est un drapeau sans couleur. Notre religion c'est notre première distinction nationale, en même tems qu'elle est la base de nos institutions et le plus ferme appui de notre nationalité. C'est parce que nous sommes catholiques que nous sommes une nation dans ce coin de l'Amérique, que nous attirons les regards de toutes les autres contrées, l'intérêt et la sympathie de tous les peuples; c'est parce que nous sommes catholiques que nous avons de l'importance aux yeux de l'Angleterre, importance plus grande dans sa politique que celle de ses colonies protestantes; c'est parce que nous sommes catholiques que nous sommes quelque chose dans notre pays. Voilà pourquoi les ennemis de notre nationalité ont été invariablement les ennemis de notre religion, non-seulement par fanatisme, par intolérance religieuse, mais par raisonnement, par principe politique. Notre titre de catholique est notre plus beau titre politique, le mot est juste, au milieu de cette aggrégation immense de peuples qui forment non point la nationalité, mais la domination britannique. C'est parce que nous sommes français et catholiques que nous sommes une nation à côté de la nation anglo-américaine. Qu'on nous dise ce que serait le Canada s'il était peuplé exclusivement d'Anglais et de protestans? Car ce ne sont pas des frontières, ni même des lois et des administrations politiques et civiles qui font une nationalité: c'est une religion, une langue, un caractère national en un mot; et si nous sommes de quelque valeur aux yeux de la politique anglaise, soyez assurés que c'est parce que nous sommes catholiques et que nous parlons français. Nous ne pourrions jamais nous expliquer pourquoi quelques politiques de la métropole ont voulu nous ôter notre langue et notre religion, nous noyer dans ce qu'ils nomment le parti britannique. Car si d'un côté il en résulte un avantage pour la domination et la suprématie du parti anglais de ce pays, il en résulte en semblable proportion une perte d'influence pour la puissance de l'Angleterre. Catholiques français nous sommes bien plus nécessairement les sujets fidèles et dévoués de l'Angleterre que tous nos frères d'une autre origine, et il serait beaucoup plus facile aux Américains d'enlever à la métropole le Haut que le Bas Canada. Pourquoi cela, si ce n'est que nous catholiques français nous ne pouvons être américains d'aucune manière: ni par les mœurs, ni par la langue, ni par la religion, ni par les sympathies; tandis que pour tous les autres il ne faut pour cela qu'abattre la barrière imaginaire d'une frontière ou d'un nom politique. Nous sommes nous une barrière naturelle et infranchissable à la nationalité anglo-américaine, le boulevard le plus puissant de la domination britannique en Canada, pour toutes les raisons que nous avons dites et qui nous empêchent de nous fonder avec nos voisins. Ainsi notre importance politique est plus grande que ne semblerait l'indiquer notre faible population; elle est grande vis à vis de nos concitoyens d'une